

# Bernanos

## Sous le soleil de Satan

Préface de Michel Crépu

Édition de Pierre Gille



folio  
classique



COLLECTION  
FOLIO CLASSIQUE



Georges Bernanos

# Sous le soleil de Satan

*Préface de Michel Crépu*

*Texte établi et annoté par Pierre Gille*

*Chronologie de Gilles Bernanos*

Gallimard

Édition dérivée de la Bibliothèque de la Pléiade.

© Éditions Gallimard, 2015 ;  
2019, pour la préface, les révisions et la présente édition.

*Couverture : Éclipse de soleil, Wyoming, 1918.  
Photo © Granger / Bridgeman Images (détail).*

## CELUI QUI S'OCCUPE DE SATAN

*Bernanos n'aimait pas la littérature et il ne pensait qu'à ça. Ce sensuel caché se gaussait des émotions esthétiques qui font garder le lit, comme à Combray. À Frédéric Lefèvre qui, dans Les Nouvelles littéraires de 1926, lui demandait son avis sur À la recherche du temps perdu, il répondit tout de go que « Proust n'allait nulle part ». On peut penser que Bernanos avait pu lire À l'ombre des jeunes filles en fleurs à la parution en 1919. Proust est mort en 1922, Sous le soleil de Satan a paru en 1926, Joyce était en plein dans Ulysse et l'on s'écharpait à la terrasse du Dôme entre surréalistes. Sur la photographie générale de ces années fabuleuses, on ne voit pas Bernanos. Il n'est pas soluble dans le « milieu littéraire » : c'est un monstre à part. Et puis il avait un emploi, agent d'assurances pour la compagnie La Nationale. Ce n'était pas très Bœuf sur le toit. Pour le voir, il faut se déplacer, accepter d'être déplacé par lui, entrer dans un monde d'intensités inouïes dont on peut se demander, à la relecture, si elles sont encore audibles au lecteur du XXI<sup>e</sup> siècle. Nous allons pouvoir en juger avec cette nouvelle édition*

*du roman. Que les inquiets se rassurent. Sous le soleil de Satan, à sa parution, eut l'effet d'une bombe, et la bombe n'a pas fini sa trajectoire. Que l'on se souvienne seulement des sifflets du public cannois pour Maurice Pialat, Palme d'or en 1987 à l'unanimité du jury, les spectateurs contre lui.*

*L'histoire ? Une gamine, Mouchette, tue à bout portant son amant, un marquis notable ; la nuit, dans les champs, le pauvre jeune curé Donissan parle avec le diable tout en confessant, si l'on ose dire, la même Mouchette. Il a du talent. Mieux même, beaucoup mieux : Donissan est un connaisseur d'âmes à l'instinct. C'est pourquoi Satan, qui déteste ce genre d'« idiot » dostoïevskien, cherche à le détruire. Mieux vaut, pour Satan, avoir des adversaires diplômés de la faculté de théologie qu'un pauvre petit curé capable de proférer des paroles dévastatrices. Donissan, qui ne s'en rend même pas compte (là est bien sûr le point crucial : ne pas se rendre compte qu'on est un saint tout en le sachant), finit dans la peau d'un bienheureux à la manière du curé d'Ars, surveillé par les chanoines du cru, Sabiroux et Menou-Segrais ; méprisé-envié par Saint-Marin, l'écrivain républicain officiel, alias Anatole France, secrètement jaloux du saint et réfugié derrière son sarcasme. On confine le curailon dans une petite paroisse de rien, le hameau de Lumbres. Là, saisis par la réputation, les pèlerins affluent chaque jour plus nombreux. Il peut faire des prodiges, ce qu'on appelle à Rome, après expertise, des « miracles », comme de ressusciter un mort : Bernanos ne recule pas devant une telle hypothèse, il la met en scène à la fin du livre. À qui avons-nous*



*affaire, au juste ? Donissan (on a failli lui refuser le sacerdoce pour insuffisance de niveau intellectuel) n'est pas un guérisseur, ni un martyr, c'est un mystique impossible. Un saint de rêve.*

*Le poète Paul-Jean Toulet est le premier nommé, dans *Sous le soleil*, et cela dès la première phrase : Toulet le poète de l'« heure exquise ». C'est peu dire que nous en sommes loin, des légèretés de Toulet, dans la boue bernanosienne. Il y a bien de l'ironie dans cette « heure exquise » quand on sait ce qui attend le lecteur à la page d'après. Foin de suspense et de littérature. Bernanos abat ses cartes tout de suite. Oui, bien sûr, cela fait du bien d'écouter le charmant Toulet, mais nous ne sommes pas là pour le câlin. Le Mal est au programme. Le Mal s'écrit avec une majuscule et Bernanos s'amuse de la nullité métaphysique anticléricale typique de la III<sup>e</sup> République, si facile à retourner. Certains, comme Anatole France, voudraient bien s'en tenir à la brise d'Épicure. Anatole France figure dans *Sous le soleil*, sous le pseudonyme de Saint-Marin. Un hautain des lettres, un suave, un jouisseur. Il s'en souviendra, de sa visite à celui qu'on appelle « le saint de Lumbres »... Bernanos ne se régale jamais tant que lorsqu'il place ses « esprits forts » sur la poêle à frire du ridicule. La scène se passe dans l'Artois. À vol d'oiseau noir, il n'y a pas si loin à l'affaire Grégory. L'Artois, avec sa grisaille, ses villages tristes, que l'on reverra dans le *Journal* d'un curé de campagne, élevés au rang des grottes mystiques des pères du désert. C'est le désert bernanosien avec ses journées de pluie, de vent, de désespoir. Tout cela sent son *Bloy*, par la démesure spirituelle, mais*

*que serait une spiritualité de la mesure ? Bernanos n'est pas de l'écurie François de Sales, où l'on parle à Dieu dans un parfum de rose (et parfois très bien, car la rose est une fleur mystique). La transcendance bernanosienne, ce n'est pas pour le couvent des oiseaux, en demi-teinte. Non un climat, mais un ouragan. Ceux qui ne se sentent pas de continuer la route n'ont qu'à descendre tout de suite, on ne leur en voudra pas. Bernanos n'a cure de les protéger, il les oublie dans l'instant même, il s'en fiche. Il ne respecte rien, et surtout pas les précautions à prendre pour ne pas choquer un public de chaisières. C'est peu dire que chez Bernanos, Saint-Sulpice n'a pas la cote. Il met les prétendus « esprits forts », athées et républicains, dans le même sac que les pieuseries servant de gnôle à des âmes qui se croient des âmes et qui ne sont que des mouchoirs de sacristie. Qu'en sait-il au juste ? Nous sommes là en présence d'une certaine présomption. Car enfin : qui peut dire ce qui se passe dans l'intérieur d'une brave chaisière de Saint-Sulpice ?*

*Sa Mouchette a seize ans – âge illocalisable, déjà à la frontière des grands feux –, elle couche avec le marquis du coin, elle le tue, elle parle comme une femme de trente ans ayant de la vie derrière elle. Bernanos l'appelle « Brigitte du néant », comme on disait au XVII<sup>e</sup> siècle. Cette petite paysanne sensuelle semble sortie d'une causerie avec Fénelon et Madame Guyon. Bien sûr, Mouchette ignore ces sublimités, elle n'est que Mouchette, comme Donissan n'est que Donissan. C'est d'ailleurs pourquoi ils se rencontrent : pas de savoir en partage mais une épreuve du vrai dans la combustion d'une ignorance*

*qui est le vrai savoir. L'un et l'autre sont des sortes d'outlaws non répertoriés dans les dictionnaires de théologie. En présence de Mouchette, on sent monter le goût de l'abandon absolu, le désir de se perdre, l'acceptation de la perte, désirée ou non, comme si la perte était, de toute façon, la seule voie d'accès à une vérité de l'expérience, fût-ce dans les bras du diable. Non si éloigné d'un Georges Bataille, Bernanos n'a pas lésiné sur le taux de nitroglycérine spirituelle, à l'effroi de son éditeur Jacques Maritain (voir la Notice, p. 435). Car enfin, cet incroyable personnage de Mouchette, qui est-il au fond ? Une adolescente allégorique, une sorte d'équation psychologique indéchiffrable qui sert à introduire le vertige sur les lieux mêmes de la faute. La grande morale, droite comme une vieille fille, ne tient plus debout. Mouchette a couché, elle a tué : et alors ? Dieu sait mieux que nous autres marchands de pénitence, ce qu'il en est. Elle est libre, écrit Bernanos, qui est ici en terrain russe. On sait peu de chose sur ses goûts littéraires. A-t-il lu les pages inédites de Dostoïevski publiées par Gide dans La N.R.F. de juin-juillet 1922 ? Si ce n'est Dostoïevski, ce sera Artaud, qui croise dans les mêmes parages. L'auteur du Théâtre et son double lui écrira une lettre mémorable qui figure dans les Œuvres complètes d'Artaud.*

*Ce que cherche Bernanos, c'est à ridiculiser les petits rouages de la philosophaillerie laïcarde de son temps. Ce scientisme progressiste qu'il abhorre. Mais l'ironie ne suffit pas. Il ne suffit pas d'amuser le banc des rieurs. Il y a plus grave. Au fond, c'est très simple : Bernanos veut rouvrir l'accès à la transcendance. Le progressisme scientifique n'est*

*pas une transcendance, il n'est qu'une croyance, ce qui n'est pas du tout la même chose. Plus personne n'est capable, de nos jours, de faire cette distinction fondamentale : la croyance repose, la transcendance bouleverse. La croyance endort, la transcendance réveille. Allons plus loin : la croyance est un tenant lieu de transcendance. Elle sert à éviter la transcendance. C'est pourquoi les grands mystiques ne sont pas des « croyants », ils sont des acrobates sans filet. La croyance est le filet : elle peut avoir son utilité (tout le monde a besoin de repos de temps en temps) mais ce n'est pas ce qui intéresse Bernanos. Lui veut provoquer l'éclair, le court-circuit qui permet de voir quelque chose de décisif. La vérité des êtres, le drame métaphysique de la condition humaine. Cela suppose une esthétique. Bernanos, antinaturaliste viscéral, est un écrivain de la vision fulgurante plus que du récit. Il n'y a pas d'intrigue au sens traditionnel dans ses livres. Des secousses, des déflagrations, comme chez Dostoïevski, mais d'intrigue et de pot aux roses, point. Tout repose sur la puissance visionnaire, la foudre qui fait voir. Cela dure dix secondes qui dévastent tout. Quand il n'y a plus de vision, le récit ralentit, plonge, ennuie. La vision illumine les ténèbres du drame humain, elle a partie liée avec la possibilité d'une rédemption. Si les ténèbres ne sont pas vues, alors ce n'est même pas la peine d'écrire un mot de rédemption. Mais quel mot ? Quel langage pour traduire cela ? Toute la destinée littéraire de Bernanos est contenue dans ces questions. Voilà qui est affaire de désespoir et de prière. Bloy écrit dans *La Femme pauvre* : « il n'y a qu'une tristesse,*

*c'est de n'être pas des saints ». Pourquoi ? Bernanos veut répondre en visionnaire. Pour cela, il compose un théâtre nocturne des contraires qui s'électrisent : Mouchette et le curé Donissan avec son air d'un Gilles de Watteau remplacé par Van Gogh ; autour d'eux l'abbé Menou-Segrais, l'abbé Sabiroux, des hommes de l'appareil ecclésiastique que l'on aurait toutefois tort de cataloguer trop vite au rayon des gardes-chiourmes. Dans leur genre, eux aussi sont des chaisières, mais l'affaire est plus subtile.*

*On s'est beaucoup plu, parmi les commentateurs avisés, à reconnaître l'abbé Henri Bremond en filigrane des bons pères, Bremond l'auteur de la fameuse Histoire littéraire du sentiment religieux, qui ne semble pas figurer sur la table de chevet intime de Bernanos. Trop de minauderies derrière les portraits de mystiques d'un Bremond amateur de poésie (il a écrit un mémorable, quoique oublié aujourd'hui, Prière et poésie où Toulet aurait sa place à côté de Thérèse d'Avila...). Bremond se cache-t-il derrière Menou-Segrais ? Quelle importance, au fond ? Bernanos est trop fin, dans sa démesure, pour se limiter à cela. On sent à la lecture la sorte de tendresse bourrue qu'éprouve Segrais pour le petit prêtre – et on la retrouvera dans le Journal d'un curé de campagne. En même temps qu'il scrute Donissan, Bernanos étudie aussi bien ces chanoines mystérieux qui en savent long. D'où tirent-ils cette sagesse, de quelle expérience ? Quels ont été les combats, les approfondissements, pour en arriver là ? Le romancier Bernanos ne nous le dit pas vraiment, mais il laisse le mystère visible : c'est le mystère du destin de l'Église porté à bout de*

*bras par tous ceux qui ont décidé de jouer le jeu. Et quand l'un cesse de porter, c'est une perte sèche. Il n'y a pas de munitions en réserve, il n'y a que des actes de foi.*

*Dans son genre, Bernanos est un peseur d'intensités. Ses personnages lui servent à révéler les travaux du Mal, de la concupiscence, de la vanité, de l'orgueil. Tout ce que Bossuet décrivait dans la langue de l'absolutisme monarchique, Bernanos le radiographie au laser romanesque. Ce qui était l'apanage des controverses à la mode des pères de l'Église, un écrivain qui ne s'autorise que de lui-même (Bernanos n'a pas éprouvé le besoin de réclamer un imprimatur) le propulse en plein récit fantastique et surtout il lui donne des voix. Il manie avec dextérité le matériau mystique, au lieu de l'instrumentaliser au service d'une cause théologique. De ce point de vue, dire que *Sous le soleil de Satan* est un « roman catholique » semble presque un contresens. Mieux vaudrait plutôt dire que l'enjeu romanesque a toujours quelque chose de catholique parce qu'il est en lui-même un enjeu de rédemption, de salut. On pourrait même pousser la provocation un peu plus loin : comment le roman pourrait-il n'être pas catholique ? Pour la première fois de la sorte, investi par les puissances du roman, l'univers religieux dans ses variantes mystiques, paroissiales, théologiques, devient l'objet d'un processus littéraire. Bernanos a beau détester la littérature, il consacre ici comme un transfert de pouvoir, de l'autorité de la Tradition à l'imagination d'un écrivain, lui-même. Il n'y aura jamais un « saint Bernanos » pour honorer ce transfert. Pas de saint Bernanos,*

*mais une extraordinaire façon de brasser la pâte humaine, loin en effet des bondieuseries pharmaceutiques. Donissan pourrait tout autant être garagiste ou cantonnier, ce qu'il est à sa manière. Rien d'édifiant ici, mais le concret du monde où tout est sale. Même chose avec les chanoines qui ont l'air d'attendre comme les rabbins de Rembrandt. Que faire d'autre ? Partir en mission ? Mais le coin de cheminée à trois heures du matin est une terre de mission. Quelle idée de vouloir bouger sans cesse. Il y a du Talleyrand chez le « rabbin » Menou-Segrais, dans sa manière d'habiter son vieux prie-Dieu qui ressemble à un voltaire. Quand il parle à Donissan, il continue à voix haute ce qui se murmure en lui sans cesse à voix basse. Nous écoutons une étrange conversation de presbytère. Des dialogues de Sous le soleil de Satan qui ont lieu entre religieux, on retire l'impression du combat de Jacob avec l'ange : « Je ne te laisserai pas que tu ne m'aies dit ton nom. » Ce n'est pas toujours ce que l'on entend dans les presbytères. Ni dans les confessionnaux, mais Bernanos a posé sa boîte noire et il enregistre. Ces empoignades de trois heures du matin ont quelque chose de balzacien. Bernanos joue Balzac contre Proust. Il y a aussi du Barbey d'Aurevilly dans sa manière de vieil aristo campagnard qui s'occupe lui-même de donner à manger aux cochons. Ce qu'il aime, chez Balzac, c'est le réalisme poussé à bout. Il le dit à Lefèvre dans le même entretien des Nouvelles littéraires : Balzac aurait la puissance de forcer la porte du réalisme pour passer à l'échelle supérieure. Nous disons bien « aurait », car Balzac jette l'éponge lui aussi. Sa Comédie humaine*

*manque de dimension céleste comme s'il n'en avait pas eu la force, après tant d'énergie dépensée. Mais pour Bernanos c'est la bonne direction. Il faut fouiller par là. Bernanos voudrait bien « canoniser » en quelque sorte toute l'énergétique du réalisme. Et il s'y emploie. Non sans casse, ni énormités. Mais qu'importe ! Dix fois, cent fois, on crie « casse-cou » à la vue du pauvre Donissan, avec ses souliers crottés et ferrés, un Jean de la Croix des labours dans la nuit d'Artois, qui est peut-être ce qu'il y a de plus beau dans le livre et que Maurice Pialat a parfaitement compris dans son film. Le ciel est bas, les arbres sont tordus de vent et de pluie – et quand il y a du soleil ce n'est pas une bonne nouvelle. Un des maîtres mots de toute cette furie stupéfiante est peut-être le mot de maladresse. La maladresse est un avant-signes de la sainteté. Bernanos connaît cela de source intime. Derrière les colères et les grandes exclamations il y a aussi un homme qui ne sait pas très bien comment s'y prendre. De là, le torse qui bombe parfois. Devant le gouffre, un Bernanos qui fanfaronne. Mais il n'est pas dupe de sa bravache. Il n'a jamais fait mystère de son angoisse devant la mort, il n'a pas l'aisance enfantine de Donissan, il le sait. C'est une des sombres beautés de ce livre, de mettre ainsi en scène le regard de l'auteur sur sa créature. L'auteur sait que son propre personnage en sait plus long sur les affaires humaines que lui-même. Mystère de la littérature.*

*Les choses s'éclairent quand on sait quelle place occupe la Grande Guerre de 14-18 dans l'œuvre et dans la vie de Bernanos : une place fondamentale, matricielle, comme chez Céline. La Grande Guerre,*



*il l'a vécue, il sait de quoi il parle. Il l'a faite comme simple caporal, avec la troupe. La guerre dit la vérité, c'est aussi simple que cela, et Bernanos l'a prise de plein fouet. Une vérité sociale (l'arrière et les bonnes planques ne sont pas pour les fantassins du bas peuple), une vérité métaphysique aussi bien, quant au sens de l'histoire humaine. Hegel ne résiste pas à la tranchée, et pas seulement Hegel mais tout le socle européen et judéo-chrétien avec lui. On ne peut s'empêcher de voir dans la figure du pauvre Donissan un double sacerdotal des « enfants humiliés » de Verdun, titre que Bernanos donnera à ce qui demeure peut-être son plus grand essai. Donissan patauge dans le charnier des âmes comme un conscrit de dix-huit ans que les autorités du diocèse ont envoyé au charbon, faute d'y aller eux-mêmes. Il y a aussi du colonel Bramble de Maurois chez ces prélats qui connaissent le bon vin et les anecdotes (et Bramble est aussi dans la tranchée). Après tout, Donissan, ou un autre gringalet de son espèce, sera peut-être un jour pareil à l'un de ces abbés qui ont une gouvernante pour leur préparer le dîner. Comme tout cela est déroutant et si paradoxalement proustien... On notera au passage que Bernanos compose son livre comme s'il s'agissait d'un portrait, ou plus exactement d'une « vie » de l'abbé Donissan. On a le droit ici de se souvenir de l'admirable Portrait de M. Pouget par Jean Guitton (1941), si injustement oublié des bibliographies et où l'on retrouve bien des éléments de la dramaturgie bernanosienne, fût-ce dans la lumière tamisée d'un néo-thomisme de bonne vieille bourgeoisie française. La balance oscille entre l'abîme mystique et le bourrage d'une*

*pipe en rajoutant une bûche. Oui, c'est une « Vie de l'abbé Donissan » que nous avons entre les mains, et les événements qui nous sont racontés ont eu lieu il y a longtemps – pas si simple de dater tout cela, d'ailleurs. Bernanos brouille les pistes à sa mode. Où sommes-nous, en pleine nuit, à parler au diable ? Quand cela hier, au juste ? Ce qui est sûr, c'est que Donissan a été au centre d'une gigantesque bagarre où les grands fondamentaux de la mystique et de la théologie étaient à la manœuvre. Bernanos s'est mis à écrire le roman dès 1919 et il l'a terminé en 1926. C'est son premier vrai roman. En pleine ascension du nazisme et du communisme, pendant que la révolution surréaliste battait son plein et que Joyce terminait Ulysse à Paris, chez Valery Larbaud, rue du Cardinal-Lemoine... Bernanos fait irruption au cœur même de ce bouleversement d'après-guerre, mais comme une tête brûlée, quelqu'un qui a vu que la société française ressortait brisée de l'épreuve. Brisée, c'est-à-dire, dans le langage bernanosien, humiliée. Ce n'est pas assez de dire que cette guerre a été d'une violence extrême. Elle a été surtout une guerre qui ne respectait plus cette solidarité obscure entre soldats, et qui donnait au combat on ne sait quelle « solidarité des ébranlés », comme l'a dit plus tard le philosophe Jan Patočka. Les petits poilus de dix-huit ans ont été bafoués, trompés, et ils ont fait le travail quand même. L'idée ne leur serait d'ailleurs même pas venue à l'esprit de trouver des mots d'excuse. Donissan est l'un d'entre eux, transplanté par Bernanos au sein de la tourmente spirituelle, mais c'est la même chose. Ce qui tient aux âmes est aussi ce qui tient aux corps, les pauvres corps, les*

*pauvres âmes. C'est cela que Bernanos veut « faire passer » dans son livre.*

*Il est certain que le roman n'a pas la netteté quasi musicale du Journal d'un curé de campagne, mais quelle puissance ! Quel extraordinaire besoin d'atteindre une forme de paroxysme au travers du mensonge et de l'imposture. Quelle magistrale entrée en scène de Satan, comme si Bernanos savait qu'il était désigné pour en être le metteur en scène ! Lui, et lui seul, s'occupe de Satan. Les autres grands écrivains catholiques, un Claudel, un Mauriac, un Green, pourtant des spécialistes, n'oseront pas s'avancer trop avant dans ce sombre territoire. Bernanos est le seul à retrousser ses manches et à entrer dans la grande ténèbre. Certes, on peut trouver aisément à redire sur la vraisemblance, mais tout cela finit par être balayé, comme au sortir d'une tempête plus forte que les autres. D'ailleurs, qu'est-ce qui est le plus inouï ? Parler avec Satan en pleine nuit ou bien siroter une tisane à petites lampées, entre protégés ? Dans l'intimité de la province où personne ne vient jamais, certaines choses se disent, inaudibles dans les salons de Paris. C'est aussi que le village de Donissan n'est pas un Combray où infuse la féerie du Temps. Mais l'intimité bernanosienne n'en est pas moins puissante dans le déploiement de sa profondeur. Simplement, elle dépossède au lieu de restituer, comme chez Proust. C'est l'apprentissage de la nuit mystique. Une leçon de ténèbre, au sens musical du terme. Mais Couperin est loin aussi : sa beauté demeure comme l'écho d'un temps enfui, à peine audible. Donissan ne va pas au concert, il n'y a pas vraiment de place, dans*

*le monde bernanosien, pour l'émotion esthétique. Quelque chose a eu lieu, d'où va surgir le XX<sup>e</sup> siècle totalitaire et qui tient pour rien l'enjeu de la Beauté.*

*Bernanos sera au rendez-vous de ce basculement du XIX<sup>e</sup> siècle dans la folie du XX<sup>e</sup>, se débattant lui-même, comme Donissan, avec ses propres démons. Le jeune camelot du roi, le lecteur enthousiaste de La France juive de Drumont et des éditoriaux de Maurras dans L'Action française va comprendre, dans la douleur, à quel point la réponse idéologique ne suffit pas. Quand paraît Sous le soleil de Satan, on est encore loin de la rupture avec Maurras au moment de la guerre d'Espagne, qui donnera Les Grands Cimetières sous la lune. Mais Sous le soleil de Satan ouvre la question du désespoir : la Grande Guerre de 1914 a porté atteinte au noyau dur. Il faudra plus que de simples éditoriaux brillants à la Maurras pour donner la réplique. Et l'expérience romanesque devra aller chercher ses propres réponses, au plus fort de la nuit, comme chez Céline. Il y a là une parenté littéraire incontestable, même si la distribution relève d'une tout autre nature. Mais les enjeux sont les mêmes, mettant la littérature au défi, comme jamais au long de l'histoire littéraire européenne. Homme de fidélité, Bernanos n'hésitera pas à se détourner de ses premiers maîtres sans rien renier. L'emprise idéologique, il en aura éprouvé la puissance d'envoûtement. Mais Bernanos n'est pas un client comme les autres. Sous le soleil de Satan est le premier acte de cette grande aventure spirituelle. Comme tel, il demeure un livre inoubliable.*

## Note sur l'édition

Nous reproduisons ici le texte de l'édition originale, tout en en rectifiant les erreurs les plus manifestes – tacitement pour les simples coquilles et pour quelques ponctuations fautives corrigées d'après le manuscrit<sup>1</sup>. Nous avons aussi cru devoir revenir ponctuellement au texte du manuscrit quand la leçon de l'édition nous paraissait être imputable sans conteste à une mauvaise lecture du dactylographe<sup>2</sup>. En effet, celui-ci semble avoir

1. Nous n'avons pas touché, en revanche, aux points de suspension qui, de façon un peu déconcertante, suivent souvent, non pas la parole rapportée, mais l'expression la signalant (« fit-elle... », p. 28 ; « reprit-il... », p. 70, etc.).

2. Nous avons relevé ces variantes entre manuscrit et imprimé dans notre édition de la Pléiade (Bernanos, *Œuvres romanesques complètes*, t. I, p. 1189-1190). D'autres exemples sont parfois mentionnés dans les notes, quand le texte de l'édition originale fait sens, tout en étant moins satisfaisant ou moins cohérent que le manuscrit. Le lecteur pourra trouver dans la section « En marge de *Sous le soleil de Satan* » de la Pléiade (p. 319-357) les passages retranchés du manuscrit les plus longs, ainsi que des lettres et documents relatifs à la réception du roman. Enfin, il pourra également consulter un relevé à peu près exhaustif des variantes dans René Guise et Pierre Gille, « *Sous le soleil de Satan* ». *Sur un manuscrit*

souvent peiné à déchiffrer l'écriture de Bernanos ; et ce dernier, quant à lui, concentré sur d'autres problèmes liés à l'élaboration de l'œuvre et à son acceptation par l'éditeur, ne semble pas avoir été très attentif aux détails lors de sa relecture du texte.

PIERRE GILLE

SOUS LE SOLEIL  
DE SATAN

À ROBERT VALLERY-RADOT<sup>1</sup>  
*qui lut le premier ce livre et l'aima.*  
G. B.





## *Prologue*

# HISTOIRE DE MOUCHETTE

## I

Voici l'heure du soir qu'aima P. J. Toulet<sup>1</sup>. Voici l'horizon qui se défait – un grand nuage d'ivoire au couchant et, du zénith au sol, le ciel crépusculaire, la solitude immense, déjà glacée, – plein d'un silence liquide... Voici l'heure du poète qui distillait la vie dans son cœur, pour en extraire l'essence secrète, embaumée, empoisonnée.

Déjà la troupe humaine remue dans l'ombre, aux mille bras, aux mille bouches ; déjà le boulevard déferle et resplendit... Et lui, accoudé à la table de marbre, regardait monter la nuit, comme un lys.

Voici l'heure où commence l'histoire de Germaine Malorthy, du bourg de Terninques<sup>2</sup>, en Artois. Son père était un de ces Malorthy du Boulonnais qui sont une dynastie de meuniers et de minotiers, tous gens de même farine, à faire d'un sac de blé bonne mesure, mais larges en affaires, et bien vivants. Malorthy le père vint le premier s'établir à Campagne, s'y maria et, laissant le blé pour l'orge, fit de la politique et de la bière,

l'une et l'autre assez mauvaises. Les minotiers de Dœuvres et de Marquise le tinrent dès lors pour un fou dangereux, qui finirait sur la paille, après avoir déshonoré des commerçants qui n'avaient jamais rien demandé à personne qu'un honnête profit. « Nous sommes libéraux de père en fils », disaient-ils, voulant exprimer par là qu'ils restaient des négociants irréprochables... Car le doctrinaire en révolte, dont le temps s'amuse avec une profonde ironie, ne fait souche que de gens paisibles. La postérité spirituelle de Blanqui a peuplé l'enregistrement, et les sacristies sont encombrées de celle de Lamennais<sup>1</sup>.

Le village de Campagne a deux seigneurs. L'officier de santé Gallet, nourri du bréviaire Raspail<sup>2</sup>, député de l'arrondissement. Des hauteurs où son destin l'a placé, il contemple encore avec mélancolie le paradis perdu de la vie bourgeoise, sa petite ville obscure, et le salon familial de reps vert où son néant s'est enflé. Il croit honnêtement mettre en péril l'ordre social et la propriété, il le déplore et, se taisant ou s'abstenant toujours, il espère ainsi prolonger leur chère agonie.

« On ne me rend pas justice – s'est écrié un jour ce fantôme, avec une sincérité poignante – voyons ! j'ai une conscience ! »

Dans le même temps, M. le marquis de Cadignan menait au même lieu la vie d'un roi sans royaume. Tenu au courant des grandes affaires par les « Mondanités » du *Gaulois* et la Chronique politique de la *Revue des Deux-Mondes*, il nourrissait encore l'ambition de restaurer en France le sport oublié de la chasse au vol. Malheureusement,

les problématiques faucons de Norvège, achetés à grands frais, de race illustre, ayant trompé son espoir et pillé ses garde-manger, il avait tordu le cou à tous ces chevaliers teutoniques, et dressait plus modestement des émouchets au vol de l'alouette et de la pie. Entre-temps, il courait les filles ; on le disait au moins, la malignité publique devant se contenter de médisances et de menus propos, car le bonhomme braconnait pour son compte, muet sur la voie comme un loup.

## II

Malorthy le père eut de sa femme une fille, qu'il voulut d'abord appeler *Lucrèce*, par dévotion républicaine. Le maître d'école, tenant de bonne foi la vertueuse dame pour la mère des *Gracches*<sup>1</sup>, fit là-dessus un petit discours, et rappela que *Victor Hugo* avait célébré avant lui cette grande mémoire. Les registres de l'état civil s'ornèrent donc pour une fois de ce nom glorieux. Malheureusement le curé, pris de scrupule, parla d'attendre un avis de l'archevêque, et, bon gré mal gré, le fougueux brasseur dut souffrir que sa fille fût baptisée sous le nom de *Germaine*.

« Je n'aurais pas cédé pour un garçon, dit-il, mais une demoiselle... »

La demoiselle atteignit seize ans.

Un soir, Germaine entra dans la salle, à l'heure du souper, portant un seau plein de lait frais... À deux pas du seuil, elle s'arrêta net, fléchit sur ses jambes et pâlit.

« Mon Dieu ! s'écria Malorthy, la petite tombe faible ! »

La pauvrete appuya ses deux mains sur son ventre, et fondit en larmes. Le regard aigu de la mère Malorthy rencontra celui de sa fille.

« Laisse-nous un moment, papa », dit-elle.

Comme il arrive, après mille soupçons confus, à peine avoués, l'évidence éclatait tout à coup, faisait explosion. Prières, menaces, et les coups même, ne purent tirer de la fille obstinée autre chose que des larmes d'enfant. La plus bornée manifeste en de telles crises un sang-froid lucide, qui n'est sans doute que le sublime de l'instinct. Où l'homme s'embarrasse, elle se tait. En surexcitant la curiosité, elle sait bien qu'elle désarme la colère.

Huit jours plus tard, cependant, Malorthy dit à sa femme, entre deux bouffées de sa bonne pipe :

« J'irai demain chez le marquis. J'ai mon idée. Je me doute de tout.

— Chez le marquis ! fit-elle... Antoine, l'orgueil te perdra, tu ne sais rien de sûr ; tu vas te faire moquer.

— On verra, répondit le bonhomme. Il est dix heures ; couche-toi. »

Mais, quand il fut assis, le lendemain, au fond d'un grand fauteuil de cuir, et dans l'antichambre de son redoutable adversaire, il mesura d'un coup son imprudence. La colère tombée : « J'irais trop loin... » se dit-il.

Car il s'était cru capable de traiter cette affaire, comme beaucoup d'autres, en paysan finaud, sans amour-propre. Pour la première fois, la passion parlait plus haut, et dans une langue inconnue.

Jacques de Cadignan avait alors atteint son neuvième lustre. De taille médiocre, et déjà épaissie par l'âge, il portait en toute saison un habit de velours brun qui l'alourdissait encore. Tel quel, il charmait cependant, par une espèce de bonne grâce et de politesse rustique dont il usait avec un sûr génie. Comme beaucoup de ceux qui vivent dans l'obsession du plaisir, et dans la présence réelle ou imaginaire du compagnon féminin, quelque soin qu'il prît de paraître brusque, volontaire et même un peu rude, il se trahissait en parlant ; sa voix était la plus riche et nuancée, avec des éclats d'enfant gâté, pressante et tendre, secrète. Et il avait aussi d'une mère irlandaise des yeux bleu pâle, d'une limpidité sans profondeur, pleins d'une lumière glacée.

« Bonsoir, Malorthy, dit-il, asseyez-vous. »

Malorthy s'était levé en effet. Il avait préparé son petit discours et s'étonnait de n'en plus retrouver un mot. D'abord il parla comme en rêve, attendant que la colère le délivrât.

« Monsieur le marquis, fit-il, il s'agit de notre fille.

— Ah !... dit l'autre.

— Je viens vous parler d'homme à homme. Depuis cinq jours qu'on s'est aperçus de la chose, j'ai réfléchi, j'ai pesé le pour et le contre ; il n'est que de parler pour s'entendre, et j'aime mieux vous voir avant d'aller plus loin. On n'est pas des sauvages, après tout !

— Aller où ?... » demanda le marquis.

Puis il ajouta tranquillement, du même ton :

« Je ne me moque pas de vous, Malorthy, mais, nom d'une pipe, vous me proposez une charade ! Nous sommes, vous et moi, trop grands garçons pour ruser et tourner autour du pot. Voulez-vous que je parle à votre place ? Hé bien ! la petite est enceinte, et vous cherchez au petit-fils un papa... Ai-je bien dit ?

— L'enfant est de vous ! » s'écria le brasseur, sans plus tarder.

Le calme du gros homme lui faisait froid dans le dos. Des arguments qu'il avait repassés un par un, irréfutables, il n'en trouvait pas qu'il eût osé seulement proposer. Dans sa cervelle, l'évidence se dissipait comme une fumée.

« Ne plaisantons pas, reprit le marquis. Je ne vous ferai pas d'impolitesse avant d'avoir entendu vos raisons. Nous nous connaissons, Malorthy. Vous savez que je ne crache pas sur les filles ; j'ai eu mes petites aventures, comme tout le monde. Mais, foi d'honnête homme ! il ne se fait pas un enfant dans le pays sans que vos sacrées commères ne me cherchent des *si* et des *mais*, des *il paraît* et des *peut-être*... Nous ne sommes plus au temps des seigneurs : le bien que je prends, on me l'a librement laissé prendre. La République est pour tous, mille noms d'un chien ! »

« La République ! » pensait le brasseur, stupéfait. Il prenait cette profession de foi pour une bravade, bien que le marquis parlât sans fard, et qu'en vrai paysan il se sentît porté vers un gouvernement qui préside aux concours agricoles et

prime les animaux gras. Les idées du châtelain de Campagne sur la politique et l'histoire étant d'ailleurs, à peu de chose près, celles du dernier de ses métayers.

« Alors ?... fit Malorthy, attendant toujours un oui ou un non.

— Alors, je vous pardonne de vous être laissé, comme on dit, monter le coup. Vous, votre satané député, enfin tous les mauvais gars du pays m'ont fait une réputation de Barbe-Bleue. Le marquis par-ci, le marquis par-là, le servage, les droits féodaux – des bêtises. Tout marquis que je suis, j'ai droit à la justice, je pense ? Voulez-vous être juste, Malorthy, et loyal ? Dites-moi franchement quel est l'imbécile qui vous a conseillé de venir ici, chez moi, pour me raconter une histoire désagréable, et m'accuser par-dessus le marché ?... Il y a une femme là-dessous, hein ? Ah ! les garces ! »

Il riait maintenant d'un bon rire large, d'un rire de cabaret. Pour un peu, le brasseur eût ri à son tour, comme après un marché longtemps débattu, et dit : Tope là ! Monsieur le marquis, allons boire !... Car le Français naît cordial.

« Voyons, monsieur de Cadignan, soupira-t-il, quand je n'aurais pas d'autre preuve, tout le pays sait que vous faisiez la cour à la petite, et depuis longtemps. Tenez ! il y a un mois encore, passant le chemin de Wail, je vous ai vus tous les deux, au coin de la pâture Leclercq, là, assis au bord du fossé, côte à côte. Je me disais : c'est un peu de coquetterie, ça passera. Et puis elle s'était promise au gars Ravault ; elle a tant d'amour-propre ! Enfin le mal est fait. Un homme riche comme

vous, un noble, ça ne badine pas sur la question de l'honneur... Bien entendu, je ne vous demande pas de l'épouser ; je ne suis pas si bête. Mais il ne faut pas non plus nous traiter comme des gens de rien, prendre votre plaisir, et nous planter là, pour faire rire de nous. »

En prononçant ces derniers mots, il avait repris, sans y penser, le ton habituel au paysan qui transige, et parlait avec une insinuante bonhomie, un peu geignarde. « Il n'ose pas nier, se disait-il, il a une offre à faire... il la fera. » Mais son dangereux adversaire le laissait parler dans le vide.

Le silence se prolongea une minute ou deux, pendant lesquelles on n'entendit plus qu'un tintement d'enclume, au loin... C'était un bel après-midi d'août, qui siffle et bourdonne.

« Hé bien ? » dit enfin le marquis.

Pendant ce court répit, le brasseur avait rassemblé ses forces. Il répondit :

« À vous de proposer, monsieur. »

Mais l'autre suivait son idée ; il demanda :

« Ce Ravault, l'a-t-elle revu depuis longtemps ?

— Est-ce que je sais !

— On peut trouver là un indice, répondit paisiblement le marquis, c'est un renseignement intéressant... Mais les papas sont si bêtes ! En deux heures, je vous aurais livré le coupable, moi, pieds et poings liés !

— Par exemple ! » s'écria Malorthy, foudroyé.

Il ne connaissait pas grand-chose à cette forme supérieure de l'aplomb que les beaux esprits nomment cynisme.

« Mon cher Malorthy, continuait l'autre sur le



même ton, je n'ai pas de conseil à vous donner : d'ailleurs, dans un mauvais cas, un homme tel que vous n'en reçoit point. Je vous dis simplement ceci : revenez dans huit jours ; d'ici là, calmez-vous, réfléchissez, n'ébrutez rien, n'accusez personne ; vous pourriez trouver moins patient que moi. Vous n'êtes plus un enfant, que diable ! Vous n'avez ni témoins, ni lettres, rien. Huit jours, c'est assez pour entendre parler les gens et faire d'une petite chose un grand profit ; on voit venir... M'avez-vous compris, Malorthy ? conclut-il d'un ton jovial.

— Peut-être bien », répondit le brasseur.

À ce moment, le tentateur<sup>1</sup> hésita ; une seconde sa voix avait fléchi. « Il voudrait que je vide mon sac, pensa Malorthy, attention !... » Ce signe de faiblesse lui rendit courage. Et d'ailleurs, il s'enivrait à mesure de sentir monter sa colère.

« Renseignez-vous, dit encore Cadignan, et laissez la petite fille en paix. Au surplus, vous n'en tirerez rien. Ce joli gibier-là, voyez-vous, c'est comme un râle de genêt dans la luzerne, ça vous piète sous le nez du meilleur chien, ça rendrait fou un vieil épagneul.

— C'est ce que je voulais dire, justement », déclara Malorthy, en appuyant chaque mot d'un hochement de tête. « J'ai fait ce que j'ai pu, moi ; j'attendrai bien huit jours, quinze jours, autant qu'on voudra... Malorthy ne doit rien à personne, et si la fille tourne mal, elle en aura tout le reproche. Elle est assez grande pour fauter, elle peut bien aussi se défendre...

— Allons ! Allons ! pas de paroles en l'air », s'écria le marquis.

Mais l'autre n'hésita plus ; il croyait faire peur.

« On ne se débarrasse pas d'une jolie fille aussi aisément que d'un vieux bonhomme, monsieur de Cadignan, tout le monde sait ça... Vous êtes bien connu, voyez-vous, et elle vous dira elle-même son fait, mille diables ! Les yeux dans les yeux, en public, car elle a du sang sous les ongles<sup>1</sup>, la petite !... Au pis aller, nous aurons les rieurs pour nous...

— Je voudrais voir ça, ma foi, dit l'autre.

— Vous le verrez, jura Malorthy.

— Allez le lui demander, s'écria Cadignan, allez le lui demander vous-même, l'ami ! »

Le brasseur revit un instant le pâle petit visage résolu, indéchiffrable, et cette bouche si fière qui, depuis huit jours, refusait son secret... Alors il cria :

« Malin des malins !... Elle a tout dit à son père ! »

Et il recula de deux pas.

Le regard du marquis hésita une seconde, le toisa de la tête aux pieds, puis tout à coup se durcit. Le bleu pâle des prunelles verdit. À ce moment, Germaine eût pu y lire son destin.

Il alla jusqu'à la fenêtre, la ferma, revint vers la table, toujours silencieux. Puis il secoua ses fortes épaules, s'approcha de son visiteur à le toucher, et dit seulement :

« Jure-le, Malorthy !

— C'est juré ! » répondit le brasseur.

Ce mensonge lui parut sur-le-champ une ruse honnête. De plus, il eût été bien embarrassé de se dédire. Une idée seulement traversa toutefois sa

cervelle, mais qu'il ne put fixer, et dont il ne sentit que l'angoisse. Entre deux routes offertes, il eut cette impression vague d'avoir choisi la mauvaise et de s'y être engagé à fond, irréparablement.

Il s'attendait à un éclat ; il l'eût souhaité. Cependant le marquis dit avec calme :

« Allez-vous-en, Malorthy. Mieux vaut s'en tenir là pour aujourd'hui. Vous dans un sens, moi dans l'autre, nous sommes dupes d'une petite gueuse qui mentait avant de savoir parler. Attention !... Les gens qui vous conseillent sont peut-être assez malins pour vous éviter deux ou trois bêtises, dont la plus grosse serait de vouloir m'intimider. Qu'on pense de moi ce qu'on voudra, je m'en fiche ! En somme, les tribunaux ne sont pas faits pour les chiens, si le cœur vous en dit... Bien le bonjour !

— Qui vivra verra ! » répondit noblement le brasseur.

Et, comme il méditait une autre réponse, il se retrouva dehors, seul et quinaud.

« Ce diable d'homme, dit-il plus tard, il donnerait de la drêche pour de l'orge, qu'on lui dirait encore merci... »

Il repassait en marchant tous les détails de la scène, se composant à mesure, comme il est d'usage, un rôle avantageux. Mais, quoi qu'il fût, son bon sens devait convenir d'un fait accablant pour son amour-propre ; cette entrevue de puissance à puissance, dont il espérait tant, n'avait rien conclu. Les dernières paroles de Cadignan, toutes pleines d'un sens mystérieux, ne cessaient pas non plus de l'inquiéter pour l'avenir... « Vous dans un sens, moi dans l'autre, nous avons été

gentiment dupés... » Il semblait que cette petite fille les eût renvoyés dos à dos.

Levant les yeux, il vit dans les arbres sa belle maison de briques rouges, les bégonias de la pelouse, la fumée de la brasserie verticale dans l'air du soir, et ne se sentit plus malheureux. « J'aurai ma revanche, murmurait-il, l'année sera bonne. » Depuis vingt ans, il avait fait ce rêve d'être un jour le rival du châtelain : il l'était. Incapable d'une idée générale, mais doué d'un sens aigu des valeurs réelles, il ne doutait plus d'être le premier dans sa petite ville, d'appartenir à la race des maîtres, dont les lois et les usages de chaque siècle reflètent l'image et la ressemblance – demi-commerçant, demi-rentier, possesseur d'un moteur à gaz pauvre, symbole de la science et du progrès modernes – également supérieur au paysan titré et au médecin politique, qui n'est qu'un bourgeois déclassé. Il décida d'envoyer sa fille à Amiens, pour y faire ses couches. Faute de mieux, il était au moins sûr de la discrétion du marquis. Et d'ailleurs les notaires de Wadicourt et de Salins ne faisaient plus mystère de la vente prochaine du château. L'ambitieux brasseur escomptait cette revanche. Il ne rêvait pas mieux, n'ayant pas assez d'imagination pour souhaiter la mort d'un rival. Il était de ces bonnes gens qui savent porter la haine, mais que la haine ne porte pas<sup>1</sup>.

\*

... C'était un matin du mois de juin ; au mois de juin un matin si clair et sonore, un clair matin.

« Va voir comment nos bêtes ont passé la nuit ! » avait commandé maman Malorthy (car les six belles vaches étaient au pré depuis la veille)... Toujours Germaine reverrait cette pointe de la forêt de Sauves, la colline bleue, et la grande plaine vers la mer, avec le soleil sur les dunes.

L'horizon qui déjà s'échauffe et fume, le chemin creux encore plein d'ombre, et les pâtures tout autour, aux pommiers bossus. La lumière aussi fraîche que la rosée. Toujours elle entendra les six belles vaches qui s'ébrouent et toussent dans le clair matin. Toujours elle respirera la brume à l'odeur de cannelle et de fumée, qui pique la gorge et force à chanter. Toujours elle reverra le chemin creux où l'eau des ornières s'allume au soleil levant... Et plus merveilleux encore, à la lisière du bois, entre ses deux chiens Roule-à-Mort et Rabat-Joie, son héros, fumant sa pipe de bruyère, dans son habit de velours et ses grosses bottes, comme un roi.

Ils s'étaient rencontrés trois mois plus tôt, sur la route de Desvres, un dimanche. Ils avaient marché côte à côte jusqu'à la première maison... Des paroles de son père lui revenaient à mesure en mémoire, et tant de fameux articles du *Réveil de l'Artois*, scandés de coups de poing sur la table, – le servage, les oubliettes – et encore l'histoire de France illustrée, Louis XI en bonnet pointu (derrière, un pendu se balance, on voit la grosse tour du Plessis<sup>1</sup>)... Elle répondait sans pruderie, la tête bien droite, avec un gentil courage. Mais, au souvenir du brasseur républicain, elle frissonnait tout de même, d'un frisson à fleur de peau, – un secret déjà, son secret !...

À seize ans, Germaine savait aimer (non point rêver d'amour, qui n'est qu'un jeu de société)... Germaine savait aimer, c'est-à-dire qu'elle nourrissait en elle, comme un beau fruit mûrissant, la curiosité du plaisir et du risque, la confiance intrépide de celles qui jouent toute leur chance en un coup, affrontent un monde inconnu, recommencent à chaque génération l'histoire du vieil univers. Cette petite bourgeoise au teint de lait, au regard dormant, aux mains si douces, tirait l'aiguille en silence, attendant le moment d'oser, et de vivre. Aussi hardie que possible pour imaginer ou désirer, mais organisant toutes choses, son choix fixé, avec un bon sens héroïque. Bel obstacle que l'ignorance, lorsqu'un sang généreux, à chaque battement du cœur, inspire de tout sacrifier à ce qu'on ne connaît pas ! La vieille Malorthy, née laide et riche, n'avait jamais espéré pour elle-même d'autre aventure qu'un mariage convenable, qui n'est affaire que de notaire, vertueuse par état, mais elle n'en gardait pas moins le sentiment très vif de l'équilibre instable de toute vie féminine, comme d'un édifice compliqué, que le moindre déplacement peut rompre.

« Papa, disait-elle au brasseur, il faut de la religion pour notre fille... »

Elle eût été bien embarrassée d'en dire plus, sinon qu'elle le sentait bien. Mais Malorthy ne se laissait pas convaincre :

« Qu'a-t-elle besoin d'un curé, pour apprendre en confesse tout ce qu'elle ne doit pas savoir ? Les prêtres faussent la conscience des enfants, c'est connu. »

Pour cette raison, il avait défendu qu'elle suivît le cours du catéchisme, et même « qu'elle fréquentât l'un quelconque de ces bondieusards qui mettent dans les meilleurs ménages, disait-il, la zizanie ». Il parlait aussi, en termes sibyllins, des vices secrets qui ruinent la santé des demoiselles, et dont elles apprennent au couvent la pratique et la théorie. « Les nonnes travaillent les filles en faveur du prêtre » était une de ses maximes. « Elles ruinent d'avance l'autorité du mari », concluait-il en frappant du poing sur la table. Car il n'entendait pas qu'on plaisantât sur le droit conjugal, le seul que certains libérateurs du genre humain veulent absolu.

Lorsque Mme Malorthy se plaignait encore que leur fille n'eût point d'amies, et ne quittât guère le petit jardin aux ifs taillés, funéraire :

« Laisse-la en paix, répondait-il. Les filles de ce sacré pays-ci sont pleines de malice. Avec son patronage, ses enfants de Marie<sup>1</sup> et le reste, le curé les tient une heure chaque dimanche. Gare là-dessous ! Si tu voulais lui apprendre la vie, tu devais m'obéir, et l'envoyer au lycée de Montreuil, elle aurait son brevet maintenant ! Mais à son âge, des amitiés de fillette, ça ne vaut rien... Je sais ce que je dis... »

Ainsi parlait Malorthy, sur la foi du député Gallet, que ces délicats problèmes d'éducation féminine ne laissaient pas indifférent. Le pauvre petit homme, en effet, nommé jadis médecin du lycée de Montreuil, en savait long sur les demoiselles, et ne le celait pas.

« Du point de vue de la science... » disait-il

parfois avec le sourire d'un homme revenu de beaucoup d'illusions, plein d'indulgence pour le plaisir d'autrui, et qui ne le recherche plus lui-même.

.....

Dans le jardin aux ifs taillés, sous la véranda, toute nue, qui sent le mastic grillé, c'est là qu'elle s'est lassée d'attendre on ne sait quoi, qui ne vient jamais, la petite fille ambitieuse... C'est de là qu'elle est partie, et elle est allée plus loin qu'aux Indes... Heureusement pour Christophe Colomb, la terre est ronde ; la caravelle légendaire, à peine eut-elle engagé son étrave, était déjà sur la route du retour... Mais une autre route peut être tentée, droite, inflexible, qui s'écarte toujours, et dont nul ne revient. Si Germaine, ou celles qui la suivront demain, pouvaient parler, elles diraient : « À quoi bon s'engager une fois dans votre bon chemin, qui ne mène nulle part ?... Que voulez-vous que je fasse d'un univers rond comme une pelote ? »

Tel semblait né pour une vie paisible, qu'un destin tragique attend. Fait surprenant, dit-on, imprévisible... Mais les faits ne sont rien : le tragique était dans son cœur.

\*

Si son amour-propre eût été moins profondément blessé, Malorthy se fût décidé sans doute à rendre bon compte à sa femme de sa visite au château. Il pensa mieux faire en dissimulant quelque temps encore son inquiétude et son embarras, dans un silence altier, plein de menaces. D'ailleurs, il



voulait sa revanche, et pensait l'obtenir aisément, par un coup de théâtre domestique, dont sa fille eût fait les frais. Pour beaucoup de niais vaniteux que la vie déçoit, la famille reste une institution nécessaire, puisqu'elle met à leur disposition, et comme à portée de la main, un petit nombre d'êtres faibles, que le plus lâche peut effrayer. Car l'impuissance aime refléter son néant dans la souffrance d'autrui.

C'est pourquoi, sitôt le souper achevé, Malorthy, tout à coup, de sa voix de commandement :

« Fillette, dit-il, j'ai à te parler... »

Germaine leva la tête, reposa lentement son tricot sur la table, et attendit.

« Tu m'as manqué, continua-t-il sur le même ton, gravement manqué... Une fille qui faute, dans la famille, c'est comme un failli..., tout le monde peut nous montrer demain au doigt, nous, des gens sans reproche, qui font honneur à leurs affaires, et ne doivent rien à personne. Hé bien ! au lieu de nous demander pardon, et d'aviser avec nous, comme ça se doit, qu'est-ce que tu fais ? Tu pleures à t'en faire mourir, tu fais des *oh !* et des *ah !* voilà pour les jérémiades. Mais pour renseigner ton père et ta mère, rien de fait. Silence et discrétion, bernique ! Ça ne durera pas un jour de plus, conclut-il en frappant du poing sur la table, ou tu sauras comment je m'appelle ! Assez pleuré ! Veux-tu parler, oui ou non ?

— Je ne demande pas mieux », répondit la pauvre, pour gagner du temps.

La minute qu'elle attendait, en la redoutant, était venue, elle n'en doutait pas ; et voilà qu'à

l'instant décisif les idées qu'elle avait mûries en silence, depuis une semaine, se présentaient toutes à la fois, dans une confusion terrible.

« J'ai vu ton amant tout à l'heure, poursuivit-il ; de mes yeux vu... Mademoiselle s'offre un marquis ; on rougit de la bière du papa... Pauvre innocente qui se croit déjà dame et châtelaine, avec des comtes et des barons, et un page pour lui porter la queue de sa robe !... Enfin nous avons eu un petit mot ensemble, lui et moi. Voyons si nous sommes d'accord : tu vas me promettre de filer droit, et d'obéir les yeux fermés. »

Elle pleurait à petits coups, sans bruit, le regard clair à travers ses larmes. L'humiliation qu'elle avait crainte par avance ne l'effrayait plus. « J'en mourrai de honte, bien sûr ! » se répétait-elle la veille encore, attendant d'heure en heure un éclat. *Et maintenant elle cherchait cette honte, et ne la trouvait plus.*

« M'obéiras-tu ? répétait Malorthy.

— Que voulez-vous que je fasse ? » fit-elle.

Il réfléchit un moment :

« M. Gallet sera demain ici.

— Pas demain, interrompit-elle..., le jour du franc marché : samedi. »

Malorthy la contempla une seconde, bouche bée.

« Je n'y pensais plus, en effet, dit-il. Tu as raison, samedi. »

Elle avait fait cette remarque d'une voix nette et posée que son père ne connaissait pas. Au coin du feu la vieille mère en reçut le choc, et gémit.

« Samedi... bon ! Je dis samedi », continua le

brasseur, qui perdait le fil de son discours. « Gallet, c'est un garçon qui connaît la vie. Il a des scrupules et du sentiment... Garde tes larmes pour lui, ma fille ! Nous irons le trouver ensemble.

— Oh ! non... » fit-elle.

Parce que les dés étaient jetés, en pleine bataille, elle se sentait si libre, si vivante ! Ce non, sur ses lèvres lui parut aussi doux et aussi amer qu'un premier baiser. C'était son premier défi.

« Par exemple ! tonna le bonhomme.

— Voyons, Antoine ! disait maman Malorthy, laisse-lui le temps de respirer ! Que veux-tu qu'elle dise à ton député, cette jeunesse ?

— La vérité, sacrebleu ! s'écria Malorthy. D'abord mon député est médecin, une ! Si l'enfant naît hors mariage, nous aurons un mot de lui pour une maison d'Amiens, deux ! D'ailleurs un médecin, c'est l'instruction, c'est la science..., ce n'est pas un homme. C'est le curé du républicain. Et puis vous me faites rire avec vos secrets ! Crois-tu que le marquis parlera le premier ? La petite n'avait pas l'âge, à l'époque, c'est peut-être un détournement, ça pourrait le mener loin ! On l'y traînera, en cour d'assises, tonnerre ! Ça garde des grands airs, ça vous prend pour un imbécile, ça nie l'évidence, ça ment comme ça respire, un marquis en sabots !... Malheureuse ! cria-t-il en se retournant vers sa fille, il a porté la main sur ton père ! »

Il n'avait pas prémédité ce dernier mensonge, qui n'était qu'un trait d'éloquence. Le trait, d'ailleurs, manqua son but. Le cœur de la petite révoltée battit plus fort, moins à la pensée de l'outrage

fait à son seigneur maître, qu'à l'image entrevue du héros, dans sa magnifique colère... Sa main ! Cette terrible main !... Et d'un regard perfide, elle en cherchait la trace sur le visage paternel.

« Laisse-moi un moment, dit alors la vieille Malorthy, quitte-moi parler<sup>1</sup> !... »

Elle prit la tête de sa fille entre ses deux mains.

« Pauvre sottie, fit-elle, à qui veux-tu avouer la vérité, sinon à ton père et à ta mère ? Quand je me suis doutée de la chose, il était déjà trop tard, mais depuis ! À présent, tu sais ce qu'elles valent, les promesses des hommes ? Tous des menteurs, Germaine ! La demoiselle Malorthy ?... fi donc ! Je ne la connais pas ! Et tu ne serais pas assez fière pour lui faire rentrer son mensonge dans la gorge ? Tu laisseras croire que tu t'es donnée à un gars de rien, à un valet, à un chemineau ? Allons, avoue-le ! Il t'a fait promettre de ne rien dire ?... Il ne t'épousera pas, ma fille ! Veux-tu que je te dise, moi ? Son notaire de Montreuil a déjà l'ordre de vente de la ferme des Charmettes, moulin et tout. Le château y passera comme le reste. Un de ces matins, bernique ! Plus personne ! Et pour toi, la risée d'un chacun ?... Mais réponds-moi donc, tête de bois ! » s'écria-t-elle.

... « Plus personne... » Des mots entendus, elle ne retenait que ceux-là. Seule... Abandonnée, découronnée, retombée... Seule dans le troupeau commun... repentie !... Que craindre au monde, sinon la solitude et l'ennui ? Que craindre, sinon cette maison sans joie ? Alors, en croisant les mains sur son cœur, elle cherchait naïvement ses jeunes seins, la petite poitrine profonde, déjà

blessée. Elle y comprima<sup>1</sup> ses doigts sous l'étoffe légère, jusqu'à ce qu'une nouvelle certitude jaillît de sa douleur, avec un cri de l'instinct.

« Maman ! Maman ! J'aime mieux mourir !

— Assez, dit Malorthy ; tu choisiras entre lui ou nous. Aussi vrai que je m'appelle Antoine de mon nom, je te donne encore un jour..., entends-tu bien, mauvaise ! Pas une heure de plus ! »

Entre elle et son amant, elle voyait ce gros homme furieux, le scandale irréparable, l'affaire conclue, la seule porte refermée sur l'avenir et la joie... Certes, elle avait promis le silence, mais il était aussi sa sauvegarde... Ce gros homme, à présent, qu'elle détestait.

« Non ! Non ! dit-elle encore.

— Elle est folle, Seigneur Dieu ! gémissait maman Malorthy, en levant les bras au ciel, folle à lier !

— Je le deviendrai, bien sûr, reprit Germaine, pleurant plus fort. Pourquoi me faites-vous du mal, à la fin ! Décidez ce qui vous plaira, battez-moi, chassez-moi, je me tuerai... Mais je ne vous dirai rien, là, tout de même ! Et pour M. le marquis, c'est des mensonges ; il ne m'a seulement pas touchée.

— Garce ! murmurait le brasseur entre ses dents.

— À quoi bon m'interroger, si vous ne voulez pas me croire ? » répétait-elle, d'une voix d'enfant.

Elle affrontait son père, elle le bravait à travers ses larmes ; elle se sentait plus forte de toute sa jeunesse, de toute sa cruelle jeunesse.

« Te croire ? fit-il. Te croire ! Il faut plus

malicieuse que toi pour rouler papa lapin... Veux-tu que je dise ? Il a fini par avouer, ton galant ! Je lui ai poussé une botte, à ma façon : "Niez si vous voulez, ai-je dit, la petite a tout raconté."

— Oh ! ma... man ! maman, bégaya-t-elle, il a... osé..., il a osé ! »

Ses beaux yeux bleus, tout à coup secs et brûlants, devinrent couleur de violette ; son front pâlit, et elle remuait en vain des mots dans sa bouche aride.

« Tais-toi, tu vas nous la tuer, répétait la mère Malorthy. Misère de nous ! »

Mais, à défaut de parole, les yeux bleus en avaient déjà trop dit. Le brasseur reçut ce regard chargé de mépris, furtif. Telle qui défend ses petits est moins terrible et moins prompte que celle-là qui se voit arracher la chair de sa chair, son amour, cet autre fruit.

« Sors d'ici, va-t'en ! » bégayait le père outragé.

Elle attendit un moment, les yeux baissés, la lèvre tremblante, retenant l'aveu prêt à s'échapper comme une suprême injure. Puis elle ramassa son tricot, l'aiguille et sa pelote, et passa le seuil d'un pas fier, plus rouge qu'une lieuse de gerbe, un jour de moisson.

Mais, sitôt libre, elle franchit l'escalier en deux bonds de biche, et referma sa porte en coup de vent. Par la fenêtre entrouverte, elle pouvait voir au bout de l'allée, entre deux hortensias, la grille de fonte peinte en blanc, qui fermait son petit univers, à la limite d'un champ de poireaux... Par-delà, d'autres maisonnettes de briques, à

l'alignement, jusqu'au détour de la route, où fume un mauvais toit de chaume sur quatre murs de torchis tout crevés, séjour du bonhomme Lugas, dernier mendiant de la commune... Et ce chaume croulant, au milieu des belles tuiles vernies, c'est encore un autre mendiant, un autre homme libre.

Elle s'étendit sur son lit, la joue au creux de l'oreiller. Elle tâchait de rassembler ses idées, de les remettre au net, et n'entendait plus, dans sa cervelle confuse, que le bourdonnement de la colère... Ah ! pauvre ! dont le destin se décide sur un lit d'enfant bien clair, qui sent l'encaustique et la toile fraîche !

Deux heures, Germaine remua dans sa tête assez de projets pour conquérir le monde, si le monde n'avait déjà son maître, dont les filles n'ont nul souci... Elle gémit, cria, pleura, sans pouvoir changer grand-chose à l'évidence inexorable. Son aventure connue, la faute avouée, quelle chance de revoir assez tôt son amant, de le revoir même ? S'y prêterait-il, seulement ? Il croit que j'ai trahi son secret, se disait-elle, il ne m'estimera plus. « Un de ces matins, bernique ! » s'était écriée tout à l'heure la mère Malorthy... Chose étrange ! pour la première fois, elle avait ressenti quelque angoisse, non pas à la pensée de l'abandon, mais de sa future solitude. La trahison ne lui faisait pas peur, elle n'y avait jamais rêvé. Cette petite vie bourgeoise, respectable, l'honnête maison de briques, la brasserie bien achalandée avec le moteur à gaz pauvre – la bonne conduite qui porte en elle sa récompense – les égards que se doit à soi-même une jeune personne, fille de commerçant notable,

# Georges Bernanos

## Sous le soleil de Satan

Chronologie de Gilles Bernanos

Un jeune prêtre tourmenté qui inquiète les autorités ecclésiastiques, une jeune fille désespérée, des paroissiens en quête de salut : tels sont les personnages de ce drame d'un monde sans dieu. Écrit de 1919 à 1926, dans le foisonnement d'une époque où tout bascule, où la question du mal et les combats idéologiques sont étroitement mêlés, *Sous le soleil de Satan* est l'un des grands romans nés de la Première Guerre mondiale. L'affrontement entre les corps se métamorphose ici en un affrontement entre les âmes.

Après Proust et avant Céline, Bernanos met le roman au défi de la transcendance, en proposant une nouvelle littérature, sensuelle et visionnaire, où la puissance métaphysique s'ajoute à la violence du pamphlétaire. Il est temps que Bernanos retrouve sa place parmi les plus grands romanciers, celle d'un Dostoïevski français.

*« Tous les hommes, depuis des millénaires, ont eu sinon la claire conscience, du moins le pressentiment de l'enfer, de ses pièges, de ses mirages – enfin, du Soleil de Satan. »*

« SATAN ET NOUS », CONFÉRENCE DE BERNANOS (1927)





Sous le soleil de Satan  
**Georges Bernanos**

Cette édition électronique du livre  
*Sous le soleil de Satan* de Georges Bernanos  
a été réalisée le 20 décembre 2018 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782072742934 - Numéro d'édition : 322464).

Code Sodis : N91157 - ISBN : 9782072742958.

Numéro d'édition : 322466.